
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 24/1 (1997)

DOI: 10.11588/fr.1997.1.60735

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

dreischiffige, gotische Kathedrale mit ihren Kapellen, die im Jahre 1277 begonnen wurde (S. 37–53).

Ausführlich werden die der Edition zugrunde liegenden Handschriften beschrieben; einige Seiten sind abgebildet. Es handelt sich um mehrere Memorialquellen, im einzelnen um ein Obituar aus dem 16. Jh., eine Totenliste aus dem ausgehenden 14. und beginnenden 15. Jh., ein Verzeichnis der Einnahmen und Ausgaben für Anniversarfeiern aus den Jahren 1413 und 1414, ein Obituar aus dem Jahre 1606, dessen liturgischer Kalender im Anhang ebenfalls mitgeteilt wird, sowie ein weiteres aus dem Jahre 1706. Dessen textliche Veränderungen erscheinen als Petitdruck bei der Edition des vorherigen Obituars. Die Memorialzeugnisse werden in den Archives départementales de l'Aveyron und in den Archives communales in Rodez aufbewahrt. Am Ende des Bandes sind ein hagiographisches und liturgisches sowie ein Sachregister gesetzt, ferner ein Index der Personen- und Ortsnamen sowie der liturgischen Gebete und Gesänge. Aufgrund der Komplexität der edierten Gedenküberlieferung und noch durchzuführender prosopographischer Forschungen in großem Ausmaß wurde auf Personenkommentare verzichtet (siehe S. 3f.). Die Informationen im Register der Personennamen gehen indes über das hinaus, was von einem derartigen Index gemeinhin zu erwarten ist.

Mit dieser Edition wird ein beträchtliches prosopographisches Datenmaterial der mediävistischen und frühneuzeitlichen Forschung erschlossen. Gerade für die Personen-, Kirchen-, Stadt- und Sozialforschung dürften diese überaus reichhaltigen Memorialquellen von Interesse sein. Deren Bedeutung überschreitet bei weitem die Grenzen des Rouergue. Dies können beispielsweise die Belege in der Memorialüberlieferung andeuten, die sich auf hohe kirchliche Würdenträger des 14. Jhs. beziehen. Diese begegnen im Umfeld des Papsthofes in Avignon. Liturgische Gedenkeinträge gelten unter anderem dem Kardinalbischof Bernard d'Albia von Porto († 1350), zuvor Kaplan Benedikts XII. (1335–1342) und Oberhirte von Rodez, dem Kardinalbischof Pierre d'Estaing von Ostia († 1377), welcher die Ankunft Gregors XI. (1371–1378) im Kirchenstaat vorbereitete, und dem Patriarchen Jean de Cardaillac von Alexandria († 1390), Inhaber mehrerer bischöflicher Dignitäten in Frankreich und auf der Iberischen Halbinsel (S. 131, 140, 153, 169, 223, 258f., 271, 293, 302).

Andreas SOHN, Münster

Zweisprachige Geschichtsschreibung im spätmittelalterlichen Deutschland, publié par Rolf SPRANDEL, Wiesbaden (Reichert) 1993, VIII–516 p. (Wissensliteratur im Mittelalter, 14).

Ecrire l'histoire en deux langues. C'est l'exercice auquel se sont livrés dans l'Empire, pour la fin du Moyen Age, des chroniqueurs aussi différents qu'Hermann Korner, Andreas von Regensburg, Sigismund Meisterlin ou Veit Arnpeck. Dans tous ces cas, ainsi que pour le *Cronicon Sclavicum* de 1485, ce »bilinguisme« n'était pas seulement un défi ou un plaisir intellectuel. C'était aussi, et de plus en plus au XV^e siècle, une nécessité à mesure que s'élargissait le cercle des couches influentes et dirigeantes (donc les lecteurs potentiels d'une œuvre historique) qui préféraient leur idiome germanique au latin des clercs et des hommes de lettres. Les dix contributions du recueil choisissent d'aborder cette question en mêlant l'approche linguistique mais aussi l'enquête sociale combinée à l'analyse textuelle: dans quelle langue écrit-on quoi et pour qui?

Les chroniqueurs eux-mêmes doivent bien sûr composer avec des traditions et avec leur propre formation de jeunesse. Le latin demeure pour la plupart la langue des choses sacrées et religieuses: de 1347 à 1517 on recense en Allemagne 54 grandes chroniques épiscopales ou monastiques rédigées en latin contre quatre en allemand et une seule dans les deux langues. On dénombre en revanche 51 chroniques urbaines en allemand contre cinq en latin et quatre rédigées dans les deux langues. De tous les genres, ce sont certainement les chro-

niques universelles, territoriales et dynastiques qui paraissent s'être le mieux offertes à la rédaction bilingue, sans doute parce qu'elles mêlaient des traditions antiques à des proses rimées en langue vulgaire appréciées particulièrement par les milieux de la cour et des châteaux. C'est du moins ce qu'avancent avec conviction et raison les auteurs. Il n'empêche que l'on butte quand même sur la question de savoir pourquoi telle œuvre plutôt qu'une autre, au sein d'un même genre, a été dès le départ conçue pour être rédigée en deux langues. En dehors du public, c'est alors le commanditaire qui joue ici un rôle décisif ainsi qu'on le voit avec la *Bayerische Chronik* d'Andreas von Regensburg. Une dernière série de questions préoccupe à juste titre l'équipe de chercheurs réunie par Rolf Sprandel, le directeur et l'éditeur du recueil, celle qui touche aux effets de traduction d'une langue à l'autre, d'autant que le chroniqueur devient en même temps son propre traducteur. Derrière le mot se cache bien entendu l'idée: pourquoi traduire par exemple *miles* par *Ritter* dans certains cas mais pas dans tous? Comment rendre d'une langue à l'autre la distinction entre libre et non libre?

On le voit, c'est quand il s'agit de définir les groupes sociaux et leurs différences que les termes hésitent ou changent. Non moins intéressante est l'observation du contenu des versions parallèlement ou successivement rédigées: pourquoi cette anecdote surgissant brusquement dans le texte allemand, que la version latine ne contenait pas? Rolf Sprandel n'est pas loin de croire que l'allemand convenait déjà mieux au délassement, au plaisir du dire et du lire, quand le latin demeure, quoi qu'il arrive, plus sérieux. Dans sa partie introductive, la chronique du dominicain lübeckois Hermann Korner ne s'en cache pas: la version allemande est destinée à un public qui goûte, plus que les lettrés, les descriptions réalistes et détaillées, les récits cocasses, quand bien même il s'agirait des destinées de l'Empire ou de l'empereur (ou justement parce qu'il en est question ...).

Différent est le cas de la «chronique de Bavière» rédigée par Andreas von Regensburg. Sa version latine est dédiée en 1425 au duc Louis VII de Bavière-Ingolstadt, puis la traduction allemande est établie dans les années 1427-1428. Or, entre les deux versions, la donne politique a considérablement changé dans le duché: la position du duc Louis, tellement en mal de légitimité, s'est nettement rétablie. En bon historiographe de la cour, Andreas von Regensburg fait écho à ce décalage en appuyant dans la version allemande sur la figure du duc et en valorisant ses exploits: car il s'agit alors de vanter un prince victorieux, mais aussi de séduire la noblesse, que galvanisent en outre les bruits de guerre que répand la crise hussite. Nous avons donc ici l'exemple d'une chronique dynastique réussie. On retrouve un peu le même phénomène dans le cas de la *Cronica Baioariorum* de Veit Arnpeck, une chronique dynastique à son tour d'autant plus réussie qu'elle se double d'une chronique territoriale, fusion au terme de laquelle surgit un sentiment de la patrie ainsi que l'a parfaitement montré Jean-Marie Moeglin dans les «Ancêtres du Prince» (Genève, Droz, 1985). Or, ce sentiment et ses prolongements politiques en faveur de la dynastie régnante apparaissent bien plus marqués dans la version allemande et «laïque» accessible à un plus grand nombre que dans la version latine plus «cléricale». Ce type de préférence ou d'accentuation d'une version à l'autre ne va naturellement pas sans poser des problèmes de terminologie. Quand, dans sa chronique nurembergeoise d'abord rédigée en latin puis en allemand entre 1485 et 1488, le bénédictin Sigismund Meisterlin veut traduire la *Theutonia*, ensemble de ceux qui parlent l'allemand, et *Germania*, ensemble des pays germaniques (donc Bohême comprise), il emploie le même mot: *teutschen landen*. Dans son exercice de traduction, le moine humaniste de Nuremberg avait compris que la langue populaire et moderne était moins riche et moins souple: mais pouvait-il vraiment sentir, au-delà des mots, tout l'enjeu que peut signifier la réunion dans un même terme de l'espace et de la langue d'une nation?

Pierre MONNET, Mission Historique Française en Allemagne, Göttingen